RENÉ-FRANÇOIS SULLY PRUDHOMME 1839–1907

Effet de nuit

Voyager seul est triste, et j'ai passé la nuit
Dans une étrange hôtellerie.
À la plus vieille chambre un enfant m'a conduit,
De galerie en galerie.

Je me suis étendu sur un grand lit carré
Flanqué de lions héraldiques ;
Un rideau blanc tombait à longs plis, bigarré
Du reflet des vitraux gothiques.

J'étais là, recevant, muet et sans bouger,
Les philtres que la lune envoie,
Quand j'ouïs un murmure, un froissement léger,
Comme fait l'ongle sur la soie ;

Puis comme un battement de fléaux sourds et prompts
Dans des granges très éloignées ;
Puis on eût dit, plus près, le han des bûcherons
Tour à tour lançant leurs cognées ;

Puis un long roulement, un vaste branle-bas,
Pareil au bruit d'un char de tôle
Attelé d'un dragon toujours fumant et las,
Qui souffle à chaque effort d'épaule ;

Puis soudain serpenta dans l'infini du soir
Un sifflement lugubre, intense,
Comme le cri perçant d'une âme au désespoir
En fuite par le vide immense.

Or, c'était un convoi que j'entendais courir
À toute vapeur dans la plaine.
Il passa, laissant loin derrière lui mourir
Son fracas et sa rouge haleine.

Le passage du monstre un moment ébranla
Les carreaux étroits des fenêtres,
Fit geindre un clavecin poudreux qui dormait là
Et frémir des portraits d'ancêtres ;

Sur la tapisserie Actéon tressaillit,
Diane contracta les lèvres ;
Un plâtras détaché du haut du mur faillit
Briser l'horloge de vieux sèvres.

Ce fut tout. Le silence aux voûtes du plafond
Replia lentement son aile,
Et la nuit, arrachée à son rêve profond,
Se redrapa plus solennelle.

Mais mon cœur remué ne se put assoupir :
J'écoutais toujours dans l'espace
Cette course effrénée et ce strident soupir,
Image d'un siècle qui passe.